

Argent gris

Pierre Fort

Pierre Fort

Argent gris

© Pierre Fort, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4983-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À propos de son précédent livre « Duel dans l'Atlantique »

« On avale ce livre en toute inconscience et ce n'est qu'après avoir savouré la fin, d'une grande élégance, que l'on réalise que l'on vient de lire des choses plus importantes qu'il n'y paraît. » **Le Soir**

« L'excellent polar d'un auteur qui connaît ses classiques et ne dédaigne pas la poésie. » **Le Vif/L'Express**

« Un premier roman d'un auteur qui promet. » **Le Télégramme**

« Sous ce titre de bataille navale, se cache un petit roman vif et nerveux qui reprend les grands thèmes du roman noir à l'américaine. Le final est hallucinant. Un premier roman de qualité. » **Nice Matin**

« Cet excellent premier roman, vif, sans temps mort, est captivant. Sa chute, très violente, sur les bords de l'Atlantique, est une réussite. Un auteur à suivre. »
Les Crimes de l'Année – Bibliothèque de Littérature Policière (BILIPO)

« Pierre Fort accroche son lecteur à partir de situations romanesques classiques qu'il renouvelle habilement. Il tient le lecteur en haleine jusqu'à la dernière page. » **La Tête en noir – Alfred Eibel**

Du même auteur

Duel dans l'Atlantique

Le mec à l'eau de la Générale

Collection Le Poulpe

À Annie, Amore mio

Encore et toujours

Aux « Jean » qui m'ont inspiré

Bernard, Patrick, Pierre...

Il n'y a que trois vrais flux au monde : la mer, l'air et l'argent.

Le Commandant COUSTEAU

Mon principal problème allait être le fait que je n'avais aucune expérience, ni aucune formation de détective, contrairement à ce que proclamait l'intitulé de ma licence. Bon Dieu, je ne lisais même pas de romans policiers car je les trouvais trop compliqués.

James CRUMLEY « Fausse Piste »

Vous êtes détective, alors détectez.

Jean Patrick MANCHETTE « Que d'os »

À quelques encablures du Théâtre des Champs Élysées, la lourde porte d'un hôtel particulier s'ouvre. Coincé entre deux immeubles haussmanniens abritant des maîtres de la haute couture, il semble résister à la déferlante des Roberto, Ralf et autres Gianni qui ont pris d'assaut la rive droite pour y vendre leurs babioles griffées au prix de l'or en barre. Quatre orangers dans de grands bacs en bois vernis ornementent sa façade austère. Une petite plaque en cuivre, surmonte une sonnette. INDEX TRADE, *import/export, représentation et assistance commerciale. Tous pays d'Europe de l'Est. Sur RV uniquement.*

L'homme enjambe le bas de la porte cochère en prenant garde de ne pas érafler ses chaussures en peau d'antilope. Le ciel s'assombrit. De gros cumulus masquent par intermittence le soleil. Cette tendance orageuse ne semble pas entamer sa bonne humeur. Il s'arrête un instant devant une vitrine pour s'assurer que sa cravate est correctement nouée. Ce bleu Klein se marie à merveille avec son costume en lin. L'homme passe négligemment une main dans ses cheveux blonds mi longs, ajuste ses lunettes de soleil et reprend sa marche. Avec son mètre quatre-vingt-cinq et sa démarche légèrement chaloupée, il donne l'impression de descendre d'un podium de défilé de mode. Il jette un œil à son chronographe en platine et titane, modèle unique conçu par un horloger suisse, puis presse le pas. Il tire un smartphone Vertu de sa poche, le consulte tout en marchant. Il est quasiment parvenu à hauteur de l'hôtel Plaza Athénée lorsqu'il s'immobilise. Son pouce presse le bouton d'un petit boîtier noir. Une Lamborghini Miura rouge écarlate, garée dans la contre allée, lui fait fête. Elle pousse un petit miaulement et clignote de tous ses feux. Il laisse glisser sa main le long de ses formes sculptées par Bertone. Cadeau pour fêter ses dix premiers millions de dollars. Il n'a pas hésité un instant entre l'étalon et le taureau. Les Ferrari étaient trop communes.

Il déchire la contredanse qui orne le pare-brise. Son immatriculation au Liechtenstein le met à l'abri de ces petits tracas. Il prend place dans le siège baquet et referme la portière. Machinalement, il vérifie qu'il est au point mort avant de mettre le contact. Il tourne la clé. Un bruit insupportable envahit l'habitacle. Les 72 watts, de l'autoradio resté allumé, crachent un tube de l'été pseudo-cubain, sponsorisé par une chaîne de télé et une boisson pétillante. Le poste éteint, on entend le V12 ronronner comme un félin.

Sur l'étroite bande de trottoir plantée de marronniers, qui sépare la contre allée

de l'avenue Montaigne, une femme brune, grande et élégante, promène un Yorkshire. Elle avance au ralenti dans sa direction. Quelque chose de Pam Greer filmée par Tarantino mais version caucasienne. L'homme interrompt sa manœuvre et, caché par ses verres irisés, la détaille de pied en cap.

Elle est presque parvenue au niveau de la Miura. Elle est vêtue d'un large carré de soie ocre, variation d'un grand couturier sur le sari indien, qui met ses formes en valeur et contraste avec ses cheveux bruns. À hauteur de sa portière, elle s'arrête et se penche. Le conducteur peine à décrocher son regard impudique de cette gorge profonde. Les lèvres charnues de l'inconnue s'agitent. Avant que son index replié n'atteigne la vitre, l'homme l'abaisse.

— En quoi puis-je vous aider ?

Son français est parfait mais un léger accent trahit des origines slaves.

— Du feu, si vous en avez. Je sais qu'il est vulgaire pour une femme de fumer dans la rue mais c'est le seul endroit où mon mari ne peut m'interdire ce plaisir.

Il se penche vers la boîte à gant. La femme ouvre son sac à main. Le chien urine sur un Pirelli. L'homme se redresse, tenant son briquet, tel un trophée.

— J'espère qu'il y a encore du ...

Le canon du silencieux introduit dans sa bouche l'empêche de poursuivre. Ses dents heurtent le métal froid du silencieux. La jeune femme tient fermement un Colt M1991, calibre 45 ACP, qui n'a rien de féminin. Le crissement des griffes du chien contre la portière couvre trois coups de feu sans sommation. Le sang projeté crée un camaïeu avec le rouge de la carrosserie et celui du cuir des fauteuils.

1

— Tu plafonnes au niveau existentiel.

Le soleil venait de se lever, encore une belle journée. Il ne manquait plus que l'ami du petit déjeuner. J'ai levé les yeux de mon mug de café. Elle était rayonnante, assise sur le banc en pin clair dans sa longueur, ses jambes fines légèrement repliées pour lui permettre d'atteindre ses orteils. Elle trempait à intervalle régulier son minuscule pinceau dans un flacon couleur aubergine puis recouvrait ses ongles avec l'application de ces artisans birmans de la laque. L'œuvre était presque achevée. Elle introduisit un écarteur en mousse pour le séchage et leva ses yeux pétillants vers moi.

— Tu plafonnes au niveau existentiel !

J'aurais aimé appeler Eicher à la rescousse. Moi aussi je voulais déjeuner en paix.

— ? ? ?

J'ai émis une onomatopée interrogative et l'ai regardée. La bretelle de sa chemise de nuit glissait inexorablement à mesure qu'elle se penchait en avant, découvrant son sein gauche. D'un mouvement du bras, elle remit en place le brin de soie, masquant à ma vue ce spectacle matutinal enchanteur. Je ne sais si j'avais le regard lubrique d'un vieux pervers polymorphe mais elle prit également soin de tirer sur le bas de sa chemise pour me priver de l'origine du monde.

— Oui ?

— Tu plafonnes au niveau existentiel.

— Si je plafonne, toi tu radotes.

— Très fin. Je te parle de choses sérieuses et toi tu éludes. C'est une belle illustration de ce que je te dis.

— Explique-moi alors, dis-je en mordant dans une tartine.